

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 64
Number 1 *Haïti à l'ère du bicentenaire de l'indépendance (1804-2004)*

Article 6

6-1-2005

Haïti et sa diaspora ou le pays en dehors

Marie-Hélène Koffi-Tessio
Princeton University

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [African Studies Commons](#), [Caribbean Languages and Societies Commons](#), [Fiction Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), [Other Mental and Social Health Commons](#), and the [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#)

Recommended Citation

Koffi-Tessio, Marie-Hélène (2005) "Haïti et sa diaspora ou le pays en dehors," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 64 : No. 1 , Article 6.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol64/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Marie-Hélène KOFFI-TESSIO
Princeton University

Haïti et sa diaspora ou le pays en dehors

Résumé : Cet article répertorie différentes raisons qui ont poussé les Haïtiens à l'exil. L'anthropologue Gérard Barthélemy avance comme hypothèse que l'exode dans les campagnes provient du fonctionnement même du monde rural, à savoir la nécessité d'acquérir à l'extérieur les capitaux nécessaires à la création d'une unité de production et le besoin d'éloigner ceux qui refusent de suivre et de préserver les principes qui régissent la communauté rurale. Selon Jean Métellus et Jean-Claude Icart, l'émigration haïtienne est liée aux bouleversements historiques et politiques qui forcent à l'exil toute une frange de la population en quête de sécurité et de modes de survie. Pour de nombreux immigrants, la conséquence de ces départs forcés est un sentiment d'exil et de perte. Cet article explore aussi les écrits de trois écrivains – Émile Ollivier, Jean Métellus, et Edwidge Danticat – et la manière dont leurs protagonistes réels ou fictifs tentent de gérer la perte de leur patrie d'origine et l'adoption d'une nouvelle identité.

Boat people, citoyens de la seconde génération, crise identitaire, émigration, exil, immigration, monde rural

Pour une grande partie du monde intellectuel noir, haïtien ou non, Haïti est la terre « où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité » (Césaire, 1983 : 24). Beaucoup d'entre nous ont encore à l'esprit les images qui ont inondé les écrans au début de l'année 2004, année du bicentenaire de l'indépendance haïtienne; ce furent des images de violence évocatrices de guerre civile, des images montrant le départ forcé du président élu, les miséreux des bidonvilles et des corps suppliciés. Les lecteurs assidus de la presse ainsi que les téléspectateurs peuvent ne voir en Haïti qu'une terre de tragédies, un lieu où se succèdent sans répit coups d'État, meurtres politiques, vains espoirs de démocratie et de développement depuis que l'île a acquis son indépendance en 1804. Le meurtre de Jean-Jacques Dessalines (1758-1806), chef de la première république noire, proclamé empereur et qui mourut assassiné par des rivaux politiques, le suicide d'Henri Christophe (1767-1820), autoproclamé roi, le départ sans gloire de Faustin Elie Soulouque (1785-1867), empereur d'Haïti, ont inauguré une triste tradition d'échecs politiques pour ses dirigeants, tradition

Présence Francophone, n° 64, 2005

qui n'en finit pas de se répéter. Acquérir son indépendance par les armes, c'est une audace qu'Haïti a longtemps payée, mis en quarantaine comme il le fut par ses voisins, colonies vivant du travail des esclaves et inquiètes de voir la « contagion libertaire » se propager, oubliée aussi qu'il fut par la plupart des historiens et manuels scolaires de la métropole. Haïti vit la tragédie que vivent pourtant tant d'autres anciennes colonies : l'hémorragie de sa population dont les *boat people* échoués au large de la Floride racontent l'odyssée. *Haïti chéri*, aussi connu sous le titre *Rêves amers*, livre pour la jeunesse de Maryse Condé, retrace le calvaire de Rose-Aimé, poussée par la misère à devenir une « restavec¹ », puis passagère clandestine avant d'échouer au fond de la mer, victime sans autre sépulture. L'émigration haïtienne, c'est aussi « La grande drive » (voir Pineau, 1993) de ses cerveaux menacés par le pouvoir ou désireux de continuer à vivre, à travailler et à écrire dans des conditions plus viables. Ainsi se dessine la carte d'un Haïti du dehors, un Haïti de l'exil thématized dans une rencontre récente à Paris, « Haïti d'exil et d'encre² ». À l'exil d'en bas, celui de monsieur Tout-le-monde, s'ajoute, curieuse ironie, l'exil de ceux d'en haut, membres du petit cercle des gens qui se partagent le pouvoir et qui logiquement devraient être à l'abri de cette migration forcée puisqu'ils en sont, généralement, la cause. Il en est ainsi du départ largement souhaité par son peuple de l'ex-dictateur Jean-Claude Duvalier dorénavant installé dans le sud de la France, de la démission récente et du départ du président pourtant démocratiquement élu Jean-Bertrand Aristide aujourd'hui exilé en Afrique du Sud. Exil toujours, qui touche toutes les couches de la société, du petit peuple aux plus hautes sphères de l'État. Exil à New York de la journaliste Michelle Montas qui fut avec son mari, le journaliste-agronome Jean Dominique, la voix de la radio haïtienne Radio Haïti International. Dans *Haïti une nation pathétique*, Jean Métellus fait ce constat amer :

Depuis l'indépendance, Haïti a vu migrer des Italiens, des Allemands, des Syriens et des Libanais qui se sont tous installés dans le commerce à Port-au-Prince et dans les grandes villes; mais si cette immigration ne semble plus se poursuivre à l'heure actuelle, en revanche, l'émigration reste malheureusement à l'ordre du jour. Commencée dès le début du vingtième siècle, elle atteint aujourd'hui un niveau sans précédent. Haïti déverse ses enfants dans le monde entier » (Métellus, 1987 : 112).

¹ Le terme désigne des enfants issus de milieux défavorisés confiés à des familles aisées où ils sont souvent exploités et maltraités.

² Ce colloque a eu lieu dans le cadre de la quatrième rencontre internationale des écritures de l'exil du 3 au 5 décembre, au centre Georges-Pompidou.

En somme, le pays ne s'enrichit plus d'apports nouveaux, au contraire, il se vide de sa population, de sa force vive.

Dans un premier temps, nous allons nous attacher ici à répertorier différentes justifications fournies pour ces migrations forcées. Nous nous pencherons ensuite sur la manière dont l'expérience du départ puis de l'exil se traduit dans deux ouvrages-clés : la trilogie de la famille Vortex par Jean Métellus et *Passages* d'Émile Ollivier. Pour finir, nous regarderons à travers un recueil de textes préfacé par Edwidge Danticat, *The Butterfly's Way*, comment la seconde génération, celle qui est née à l'étranger ou a quitté Haïti très tôt, tâche d'assumer sa double appartenance.

L'émigration rurale haïtienne, une nécessité structurelle?

Le titre choisi, « le pays en dehors », pris ici dans son acception la plus large, désigne ceux-là qui sont partis ailleurs recréer une vie, loin de la terre natale. Mais le véritable *peyi andeyò*, c'est la classe paysanne restée dans les campagnes, qui est définie par les citadins et s'accepte d'ailleurs elle-même comme le « pays en dehors³ ». Dans cette émigration-là, contrairement aux idées acceptées, Gérard Barthélemy voit une nécessité structurelle, une conséquence du fonctionnement de la société rurale haïtienne. Il découle de son analyse que le paysannat haïtien se refuse à toute production de surplus afin d'éviter de thésauriser et d'entrer ainsi dans un système de capitalisation qui permettrait une création de besoins superflus. Cela amènerait la nécessité d'une gestion centralisée et donc une forme d'étatisation et partant, de dépendance par rapport à cette centralisation étatique. Or, dit-il, « c'est justement sur l'absence d'État que le milieu rural a fondé sa spécificité » (Barthélemy, 1989 : 58). Cela expliquerait en outre la résistance passive à tout projet de développement. Le paysannat haïtien se veut égalitaire et décourage voire punit toute tentative de se démarquer du groupe, notamment par l'accumulation de richesses. Il faut donc considérer celle-ci comme contraire aux règles de la société paysanne. Pourtant, le jeune paysan, à partir d'un certain âge, doit amasser du capital pour créer son unité de production. Puisque cette accumulation ne peut être tolérée dans son milieu, celle-ci se fera donc « au dehors, dans un autre contexte, par le voyage annuel et répété en République dominicaine ou par l'envoi de mandats depuis les États-Unis ou la

³ C'est aussi le titre d'une étude sociologique de Gérard Barthélemy (1989) : *Le pays en dehors; essai sur l'univers rural haïtien*.

Guyane » (*ibid.* : 55). L'émigration haïtienne serait donc aussi le résultat obligé du mode de fonctionnement rural. Pour ceux qui refusent de rester dans la logique égalitaire du groupe, elle devient un impératif. Pour le groupe, c'est une nécessité qui assure sa pérennité en permettant l'évacuation des membres susceptibles de vouloir changer le *statu quo*.

Migrations, conséquences de traumatismes historiques

Les thèses de Barthélemy restent cependant contestées, et plus communément répandue est la notion que les vagues d'émigrations haïtiennes ont leurs causes dans les événements politico-historiques du pays. À chaque traumatisme historique a correspondu une vague d'émigration. L'occupation américaine de 1915 à 1934 fut une cause d'exode massif vers la République dominicaine et Cuba. Un recensement effectué en 1920 annonce la présence de 20 000 Haïtiens en République dominicaine et celle de 70 000 autres à Cuba. L'année 1917 voit le départ de 10 000 *braceros*⁴ vendus pour un million de dollars à la République dominicaine, suivi deux ans plus tard de 15 000 autres. Le régime Duvalier et ses exactions furent une autre cause de départs en masse. À la fin de l'année 1980, environ 30 000 Haïtiens avaient débarqué en Floride, « aidés » parfois par des passeurs pour une somme de 1000 dollars par personne (cités par Métellus, 1987, mais extraits de Barros, 1984). L'État parfois s'en mêle en délivrant des visas de sortie en contrepartie d'un paiement. Jean-Claude Icart recense plusieurs vagues d'émigration déterminées non seulement par la date, mais aussi en fonction de la couche sociale. Le départ d'ouvriers agricoles, main-d'œuvre vulnérable et corvéable à merci⁵, alterne avec celui des « cerveaux », c'est-à-dire des gens dotés d'une formation professionnelle, ainsi que les étudiants et les intellectuels. Ainsi, « Les années 60 seront marquées par le départ de personnel qualifié : médecins, infirmières, enseignants, administrateurs, techniciens [...] Entre 1959 et 1967, près de 300 techniciens et professionnels émigrent chaque année » (Icart, 1987 : 39). Cuba attire en raison du succès de sa révolution castriste⁶,

⁴ Le terme désigne les immigrants haïtiens qui viennent en République dominicaine y couper la canne.

⁵ L'expérience de Manuel dans *Gouverneur de la rosée* en atteste.

⁶ René Depestre, exilé tôt dans sa jeunesse et écrivain nomade par excellence, passera plusieurs années à Cuba. Il vivra aussi à Paris, à Prague, en Autriche, au Chili, en Argentine et au Brésil avant de retourner à Paris travailler à l'UNESCO. Il réside aujourd'hui en France, dans l'Aude.

l'Afrique décolonisée aussi. L'ONU recrute un nombre important d'experts-conseils haïtiens. La répression qui sévit dans les milieux estudiantins à la suite des événements de 1963⁷ poussent les étudiants au départ vers l'Europe, la Chine communiste, voire l'Albanie. Mais, dans les années 1970, ce sont plutôt les travailleurs, ouvriers et paysans qui sont principalement touchés par le phénomène de l'émigration; spoliés de leurs terres, les paysans migrent vers les villes et au-delà, à l'étranger. À partir des faits présentés par Métellus et Icart, on peut donc conclure qu'à la migration forcée des *braceros* a succédé celle de l'intelligentsia, puis celle du paysannat.

Pendant la période duvaliériste⁸, c'est surtout vers les États-Unis que se dirigent les candidats à l'émigration. C'est même une industrie florissante pour l'État qui perçoit une taxe importante pour chaque départ. Dès 1978, pourtant, les ressortissants haïtiens constituent une population d'indésirables refoulés des Bahamas, de Cuba, de toutes les Antilles et même du Venezuela, et ils se tournent vers la Guadeloupe, Paris et la Guyane. Les chiffres plus récents ne sont pas plus rassurants; un recensement américain datant de 2001 place Haïti au nombre des premiers pays de la région exportateurs de leur force vive, à côté des Bahamas, de la Colombie, de la République dominicaine et de Trinidad et Tobago (Talmadge, 2001-2002 : 18-21). Le Québec et les États-Unis sont aussi devenus des points de chute privilégiés pour un grand nombre d'émigrants haïtiens. Des Haïtiens spécialisés dans le nucléaire, les sciences médicales, la linguistique, la sociologie, l'économie, la littérature et différentes branches des sciences humaines travaillent en Occident, au Japon et dans nombre de pays africains. Il y a, dit Métellus, davantage de médecins, d'ingénieurs, de professeurs haïtiens hors d'Haïti que dans le pays même. Il en va de même pour les écrivains, et Métellus dans la phrase qui suit donne autant de poids à la littérature produite en exil qu'à celle produite à l'intérieur du pays : « De nos jours, les Haïtiens écrivent à partir de deux lieux totalement différents : l'intérieur du pays et l'extérieur du pays » (Métellus, 1987, 193). Au nombre des endroits qui ont servi de patrie de substitution à ces écrivains, on compte Dakar qui a accueilli Roger Dorsinville, Jean Brierre et Morisseau-Leroy. Montréal a recueilli, parmi les plus connus aujourd'hui, Émile Ollivier (décédé en 2002), Dany Laferrière, Anthony Phelps, Marie-

⁷ Les étudiants tentèrent de renouveler l'événement historique de 1946 : faire tomber le gouvernement. Cette fois-ci, la tentative se solda par un échec et déclencha une répression dans les milieux estudiantins.

⁸ François Duvalier fut président de 1957 à 1971 et son fils Jean-Claude Duvalier de 1971 à 1986.

Cécile Agnant et le peintre et poète Denis Villard alias Davertige. À New York ont élu domicile Marie Chauvet, Pierre Carrié, Paul Laraque et la nouvelle génération, la relève prometteuse : Edwige Danticat. « Haïti n'est pas seulement en Haïti, écrivait déjà Métellus en 1987, mais partout où vit et travaille un Haïtien » (*ibid.* : 239).

Vivre Haïti par la littérature : Métellus, Ollivier et Danticat

À côté des images paupéristes que les médias montrent souvent, Haïti, c'est donc aussi tous ces cerveaux qui créent et survivent à l'extérieur. Certains écrivent pour exorciser le passé et la distance, pour dire aussi la souffrance d'être dehors, mais aussi l'impossibilité de vivre dedans. « Émigré haïtien, je n'ai jamais quitté Haïti et Haïti ne m'a jamais quitté » sont les mots qui ouvrent *Haïti, une nation pathétique*. La préface se clôt sur ceux-ci : « Exilé d'Haïti pendant de très longues années, c'est l'imagination qui m'a relié à ma terre natale. Poèmes et romans ont été – sont toujours – pour moi le moyen de recréer à travers la distance un rapport intime avec la terre haïtienne » (*ibid.* : 10). La réalité de l'exil, comme nombre d'expériences humaines, est thématisée et parfois exorcisée par la littérature.

Trois ouvrages ont retenu notre attention : le premier (une trilogie) parce qu'il traite des circonstances qui mènent au départ, de l'impossibilité de retourner une fois que l'on en est parti et de la difficulté de vivre l'exil, ou celle de survivre en Haïti pour ceux qui sont restés (Métellus). Le deuxième parce qu'il met en parallèle les itinéraires – différents mais se croisant – de deux Haïtiens morts au bout de leur voyage : un journaliste et le passager d'un bateau de fortune. Le journaliste est à peine rescapé des cauchemars et des scènes de violence de son passé, le passager réchappe presque du naufrage de son bateau qui ne laissera que vingt-deux survivants sur soixante-sept passagers (Ollivier). Le troisième ouvrage est tout aussi important parce qu'il se focalise sur la seconde génération, sur ceux qui sont nés ou ont grandi en dehors d'Haïti et essaient de concilier leur héritage haïtien avec leur identité américaine (Danticat).

La famille Vortex

Le roman *La famille Vortex* de Jean Métellus est le premier volet d'une trilogie qui retrace l'histoire d'une famille de sept enfants de la bourgeoisie progressivement « décimée » par l'exil, et dont il ne

restera qu'un seul : Ludovic. *La famille Vortex* montre comment chaque rejeton, sauf un, est contraint au départ, ou pour avoir collaboré avec un pouvoir désormais déchu, ou pour s'être justement déclaré contre le pouvoir. Chaque membre de la famille appartient à différentes catégories socioprofessionnelles (professions libérales, clergé, domaine artistique et littéraire) et chaque départ symbolise en quelque sorte la désertion forcée de l'intelligentsia du pays. Astrid Vortex tôt exilée aux États-Unis à cause du « contenu de ses chansons » sera la première de la série. Souvenir vivant de ses ancêtres arawaks complètement décimés, Astrid est le seul membre de la famille dont on entend parler sans qu'il ne nous soit donné de la voir ou de l'entendre. À l'instar de ses ancêtres dont l'existence a été éradiquée par les premiers conquérants, elle fait figure de disparue et nul à l'exception du prêtre ne sait vraiment comment entrer en contact avec elle. Edgar Vortex, le militaire-poète, sera contraint à l'exil pour avoir été un proche et un fidèle du président Estimé. La chute de l'homme d'État entraînera la sienne. Son frère Sylvain, opposant et militant de la première heure en faveur des pauvres et des opprimés, fera un bref passage à la tête de l'État, porté par l'enthousiasme et la confiance populaires. Acculé à la démission, il devra aussi quitter le pays. Et il en est de même pour sa sœur Sylvie, enseignante à l'école hôtelière (suspectée d'intentions séditeuses pour avoir voulu enquêter sur les conditions de vie, ou plutôt de survie, dans les bidonvilles en périphérie de Port-au-Prince), de Louis le professeur de langues renvoyé de son poste et en danger pour avoir soutenu trop ouvertement le régime précédent, de Joseph le prêtre devenu évêque, investi de hautes fonctions sous le nouveau gouvernement et qui pourtant tombera en défaveur. Ne reste que Ludovic, le pharmacien, de santé fragile. Arrêté, malmené, il échappera à la mort dans le deuxième tome de la trilogie, *L'année Dessalines*, sera guetté par la tentation du départ mais voudra à toute force rester, « convaincu que la présence d'un seul Vortex en Haïti servirait de point de ralliement à tous les Vortex en exil » (Métellus, 1983 : 282). Son état de malade chronique et, ironie du sort, de pharmacien, symbolise la nation haïtienne chroniquement malade de maux dont elle pourrait ou devrait trouver chez elle et en elle le remède. *Louis Vortex*, dernier volet de la trilogie, annonce un enracinement dans l'exil, une forme d'acceptation qui fait du nouvel espace un substitut accepté de la terre natale. Car le pays d'avant reste vivant et même omniprésent, et se superpose au pays d'accueil; en voyage dans d'autres pays d'Europe, Louis Vortex attend avec impatience de rentrer à « Port-au-Prince » et « à Saltrou », désignant

par là Paris et Maisons-Alfort (Métellus, 1992 : 181). Le nom de Vortex lui-même évoque à la fois le tourbillon de violence qui dévaste le pays, la valse sans fin des régimes qui se succèdent, et le sentiment de perte de cette famille éparpillée aux quatre vents de l'exil. Ainsi que le dit la vieille tante Olga : « le vent [...] souffle sa folie dans le corps des Vortex. Tout le pays tourne et tourbillonne entre ses mains » (*ibid.* : 51).

Passages; itinéraires croisés d'exilés

Dans *Passages* d'Émile Ollivier, plusieurs personnages vivent un exil, du dehors ou du dedans. Felipe, l'amant chilien d'Amparo, ne peut la rejoindre car, inquiet de ne pas pouvoir rentrer ensuite dans son pays, il refuse d'en sortir. Amparo elle-même, qui rencontre Normand Malavy à l'aéroport, lieu de passages et de transit par excellence, est fille d'immigrants syriens et a dû quitter Cuba pour un nouvel exil. Youyou, ami d'enfance de Normand, est parti d'Haïti pour Montréal et de Montréal à Miami, en quête de son paradis perdu, de racines de substitution qui lui rappellent les siennes propres : à Miami, en effet, « on ne peut pas devenir américain. Les Haïtiens là parlent leur langue, servent leurs dieux, chantent leur folklore et dansent leurs rythmes » (Ollivier, 1991 : 124). Les conditions d'émigration et de travail telles qu'elles sont racontées dans *Passages* rappellent à s'y méprendre les conditions de la Traite, justifiant *a posteriori* le titre choisi par Jean-Claude Icart pour son livre sur l'émigration haïtienne : *Négriers d'eux-mêmes*; esquifs surchargés où les passagers sont parqués comme des animaux, chantage et exploitation sexuelle des femmes par le capitaine qui, en cas de tempête, s'arroge le droit de jeter une partie de sa cargaison par-dessus bord et, une fois à Montréal, travail d'usine au rythme éreintant où des ouvrières, dans un moment d'inattention, perdront dans une machine « une phalange, trois doigts, la main entière » (*ibid.* : 85).

Amédée Hosange, dans le bateau construit par les habitants candidats à l'émigration du petit village de Port-à-l'Écu, se montre un guide et un capitaine conscient de sa charge et de ses responsabilités; il représente le chef d'État idéal, tout comme son bateau, La Caminante, est une métonymie de la nation haïtienne, sorte d'arche de Noé malmenée par les flots mais porteur d'espoir de renouveau. Mais le départ est ici trompeur et l'espoir fallacieux : La Caminante fera naufrage, la plus grande partie des passagers

mourront et les survivants seront parqués dans une prison avant d'être libérés. Tout comme est trompeuse l'idée que l'exil est temporaire, une étape dans un processus qui va vers le mieux. Normand Malavy, au patronyme si significatif (sa vie est un mal-être et c'est un mal qu'il porte à vie), constate : « [...] nous avons joué le même jeu, Amédée et moi; nous avons cru, tous les deux, qu'il fallait se mettre à l'abri, partir, attendre que l'orage soit passé, que le ciel soit redevenu beau. En fait notre départ a été définitif » (*ibid.* : 159). De ce point de vue, le titre est presque ironique : plutôt qu'un passage, l'exil est devenu une constante, une « destination » en soi.

Quelle identité pour la seconde génération?

Pour la génération antérieure d'écrivains haïtiens, l'exil est une douleur et la préservation de l'identité haïtienne, une nécessité. Porteur d'un passeport canadien, Normand Malavy ne peut s'empêcher de décliner à l'aéroport de Miami son identité d'Haïtien, risquant de provoquer un imbroglio douanier. La nouvelle génération elle aussi regarde en arrière avec nostalgie. Elle s'interroge et sent son identité remise en question. Dans *The Butterfly's Way: Voices from the Haitian Diaspora in the United States*, recueil de nouvelles, poèmes et récits-témoignages préfacé par Edwidge Danticat, plusieurs auteurs disent la fierté (« Present Past Future »/Présent, passé, futur) et la pérennité de l'espoir, la détermination à survivre (« The Red Dress »/La robe rouge), mais aussi le déchirement de l'exil et la détresse d'être double. C'est la réalité dans laquelle la préface nous jette, nous lecteurs, de plain-pied : « My country is one of uncertainty. When I say "my country" to some Haitians, they think of the United States. When I say "my country" to some Americans, they think of Haiti⁹ » (Danticat, 2001 : xiv). Et lorsque, en Haïti, l'appellation *dyaspora* [*sic*] lui est appliquée, lancée, c'est de la culpabilité qu'elle ressent : « [I] feel [...] guilty for my own physical distance from a country I had left at the age of twelve years¹⁰ » (*ibid.* : xv). Dans le même recueil, Joanne Hyppolite se rappelle comment, dans la maison de son enfance à Boston, ses parents préservaient les habitudes culinaires (*sos pwa*) et vestimentaires du pays d'origine (« the laces that edges [our] socks »/la dentelle qui ornaient les bords de nos chaussettes) (*ibid.* :

⁹ [Mon pays, c'est une l'incertitude. Lorsque je dis « mon pays » à certains Haïtiens, ils pensent aux États-Unis. Lorsque je dis « mon pays » à certains Américains, ils pensent à Haïti]

¹⁰ [Mon éloignement physique d'un pays que j'ai quitté à l'âge de douze ans est pour moi source de culpabilité]

10), au mépris de ce que devraient être les signes extérieurs d'intégration à leur nouveau milieu. Leur maison est un morceau d'Haïti, un microcosme qui s'entête à garder la mémoire et les rites du temps d'avant : « it is as if Haiti has lassoed [our] house with an invisible rope¹¹ » (*ibid.* : 9). Les enfants confrontés au monde extérieur tâchent de trouver un compromis entre leur double culture : celle que l'on apprend à la maison, celle que l'on apprend à l'école. Plus tard, à travers le regard des autres lycéens, c'est l'image médiatisée d'Haïti qui leur colle à la peau : Haïti lieu de pauvreté, de misère et de maladies. Les livres seront le refuge contre l'incompréhension et la stigmatisation imposées par les autres.

Sentiment de culpabilité, de décalage et de non-appartenance, c'est aussi ce que l'on trouve chez France Latour (« Made Outside »/ De fabrication étrangère) qui se demande ce que pourrait bien être sa plaidoirie si elle devait comparaître devant une commission d'enquête sur l'haïtienneté (« Committee for Haitian Authenticity »). À l'opposé, le passé haïtien pour Leslie Casimir (« Reporting silence »/ Parler du silence), c'est l'indicible, une aporie née du silence de sa famille sur son passé. Quant à Sophia Cantave (« Home is... »/ Chez moi, c'est...), elle vit le sentiment de la perte à travers sa propre perte de la langue créole. Et pourtant, pour une Maude Heurtelou, de pérégrinations en pérégrinations, à la nostalgie poignante du déracinement succèdent le sentiment de s'être enrichie et la certitude que la distance ne tue ni l'attachement ni l'appartenance :

[...] the friends I made in Guatemala, Canada and Florida, with their stories, and languages, and traditions [...] have slowly merged into my own [...] What my own cultural isolation as an immigrant in these places has taught me is that I am part of a living culture that in no way stops being a part of me, even when I am not completely immersed in it. With everything I do and say, I am perpetuating that culture, enriching it, modifying it when necessary, but contributing to its regeneration¹² (*ibid.* : 92-93).

Même approche pour Sandy Alexandre (« Exiled »/ Exilée) qui veut voir dans le brassage des cultures qu'elle porte en elle un enrichissement, non une tare ou un handicap : « When you come to

¹¹ [C'est comme si Haïti avait capturé notre maison dans des liens invisibles]

¹² [Les amis que je me suis faits au Guatemala, au Canada et en Floride, ainsi que leurs histoires, leurs langues et leurs traditions [...] ont lentement fusionné avec les miens [...]. Ce que mon propre isolement en tant qu'immigrée dans ces pays m'a appris, c'est que je fais partie d'une culture vivante qui ne cesse en rien de faire partie de moi, même lorsque je n'y suis pas complètement immergée. À travers tout ce que je fais ou dis, je perpétue cette culture, je l'enrichis, la modifie quand c'est nécessaire, mais je contribue à sa régénération]

know and embrace yourself —whether you have two, three, or four identities to reconcile— you understand that you have everything to gain from those experiences that challenge your justifications for being who you say and think you are¹³ » (*ibid.* : 184).

En 1986, Jean Jonassaint publie une série d'interviews sur les romanciers haïtiens en exil, au nombre desquels figurent, entre autres noms prestigieux, celui de Jean-Claude Charles, journaliste, écrivain, vivant à Paris depuis 1974. En 1989, c'est un ouvrage de Jean Royer qui paraît, publiant lui aussi des entretiens dont celui d'Émile Ollivier. Deux passages ont retenu notre attention : dans *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, Jean-Claude Charles choisit de vivre son exil comme une occasion de ne pas « se crispier sur l'affirmation d'une identité nationale » (Jonassaint, 1986 : 169). Ollivier, lui, récuse une approche toute doloriste de l'exil : « l'exil n'est pas que malheur et malédiction, il est aussi espace de liberté, élargissement de l'horizon mental; il met en modernité » (Royer, 1989 : 134). Ce qui transparaît peut-être dans ces interviews comme dans certains récits de *The Butterfly Way*, c'est que des membres de la diaspora ont choisi d'intégrer l'exil à leur identité, d'en accepter et la souffrance et la richesse, de faire cohabiter l'ailleurs et la terre d'origine. Un personnage de *Passages*, qui n'apparaît que très brièvement, le Vénitien Benvenuto Anloniazzi, mutilé par un obus, survivant de trois guerres et des camps de la mort, fait ce commentaire significatif qui plaide en faveur d'une identité multiple et mobile : « seuls les simples d'esprit croient qu'on vient d'un lieu précis. On peut venir aussi d'endroits qu'on n'a fait que traverser en cours de route » (Ollivier, 1991 : 165). Dany Laferrière résume ainsi dans « Un homme en trois morceaux » ses migrations successives et ses appartenances multiples en une approche positive peut-être (encore que le « morceau » évoque toujours la douleur de la coupure et le morcellement), synthétisante sans doute, mais poétique assurément : « Port-au-Prince occupe mon cœur. Montréal, ma tête. Miami, mon corps » (cité dans Athis-Moser, 2002 : 32).

Qu'elle découle d'un certain fonctionnement sociologique comme le pense Gérard Barthélemy ou qu'elle suive les secousses politiques du pays, l'émigration haïtienne a de multiples raisons d'être. Selon les époques, elle touche, comme le montrent Métellus et Icart,

¹³ [Lorsque vous en arrivez à vous connaître et à vous accepter, que vous ayez deux, trois ou quatre identités à concilier, vous comprenez que vous avez tout à gagner de ces expériences qui remettent en question les raisons que vous vous donnez pour justifier qui vous êtes et ce que vous pensez être]

certaines classes sociales plus que d'autres, mais toutes, à un moment ou à un autre, s'y trouvent exposées. La conclusion que l'on peut tirer de ces écrits sociologiques et littéraires est que l'émigration représente davantage que des colonnes de chiffres, de dates et d'événements historiques. C'est un drame humain qui laisse des traces profondes sur la première génération; et même sous l'acceptation, l'humour ou l'optimisme on perçoit la fêlure. C'est un état de fait qui affecte aussi la seconde génération et l'oblige à vivre entre deux mondes avec la fierté d'avoir su concilier des identités multiples, mais souvent aussi la pénible impression de ne pas être reconnus par tous comme appartenant « à la fois » à deux communautés. Sans pour autant vouloir noyer la spécificité du drame haïtien dans une approche mondialiste globalisante (chaque drame est universel dans la souffrance, unique dans son unicité), on pourrait situer le drame haïtien dans une problématique qui caractérise de nombreuses communautés à une époque où le fossé entre pays pauvres et pays riches, régimes autocratiques et régimes démocratiques pousse les premiers hors de leur frontières natales, les forçant à créer ailleurs leur propre « pays en dehors ».

Marie-Hélène Koffi-Tessio est diplômée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle et prépare un doctorat en littératures française et francophone sous le titre « Voyageurs français sur le continent africain » à l'Université de Princeton.

Références

- ATHIS-MOSER, Ursula (2002). *Dany Laferrière. La dérive américaine*, Montréal, VLB éditeur.
- BARROS, Jacques (1984). *Haïti de 1804 à nos jours*, Paris, L'Harmattan.
- BARTHÉLEMY, Gérard (1989). *Le pays en dehors; essai sur l'univers rural haïtien*, Port-au-Prince, Éditions Henri Deschamps.
- CÉSAIRE, Aimé (1983; c1939). *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine.
- CONDÉ, Maryse (2002). *Rêves amers*, Paris, Bayard Presse.
- DANTICAT, Edwidge (éd.) (2001). *The Butterfly's Way: Voices from the Haitian Diaspora in the United States*, New York, Soho Press.
- ICART, Jean-Claude (1987). *Négriers d'eux-mêmes. L'émigration haïtienne*, Montréal, CIDHECA.
- JONASSAINT, Jean (1986). *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens en exil*, Montréal/Paris, P.U.M./Arcanère.
- MÉTELLUS, Jean (1992). *Louis Vortex*, Paris, Messidor.

Haïti et sa diaspora ou le pays en dehors

85

– (1987). *Haïti, une nation pathétique*, Paris, Denoël.

– (1983). *L'année Dessalines*, Paris, Gallimard.

– (1982). *La famille Vortex*, Paris, Gallimard.

NICOLAS, Lucienne (2002). *Espaces urbains dans le roman de la diaspora haïtienne*, Paris, L'Harmattan.

OLLIVIER, Émile (1991). *Passages*, Montréal, l'Hexagone.

PINEAU, Gisèle (1993). *La grande drive des esprits*, Paris, Le Serpent à plumes.

ROUMAIN, Jacques (1944). *Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État.

ROYER, Jean (1989). *Écrivains contemporains. Entretiens 1986-1989*, vol. 6, Montréal, l'Hexagone.

TALMADGE, Guy C. (2001-2002). « Black Immigrants of the Caribbean: An Invisible and Forgotten Community », *Adult Learning*, Arlington, vol. 12-13, n^o 4-1, automne-hiver : 18-21.